

Essais étrangers

Number 51, March–April–May 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21584ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1993). Review of [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (51), 70–79.

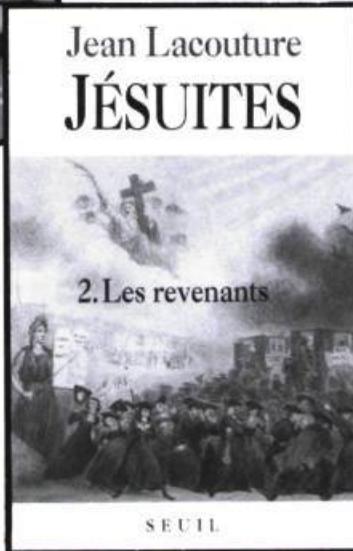
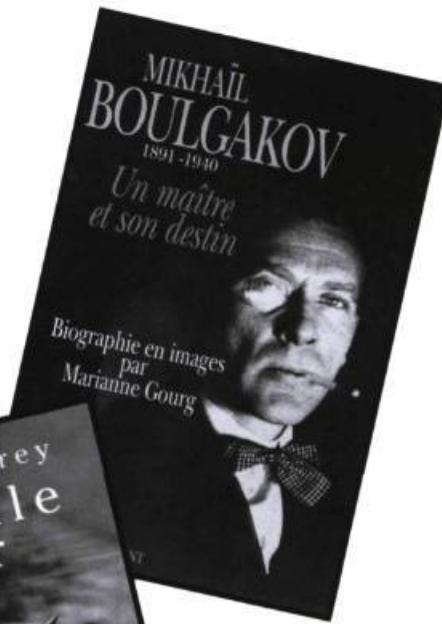
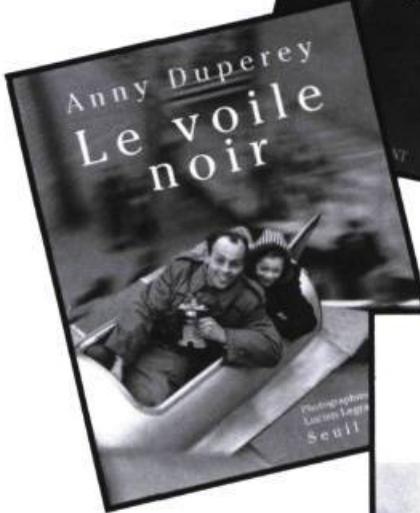
LE VOILE NOIR

Anny Duperey
Photos de Lucien Legras
Seuil, 1992, 235 p.; 44,95 \$

Anny Duperey avait huit ans et demi lorsqu'elle découvrit, un dimanche matin comme tant d'autres, ses parents allongés dans la salle de bains, inanimés, sans vie. Ils venaient à peine d'emménager dans ce pavillon de banlieue, synonyme pour tant de familles du bonheur minimal qu'on cherche à atteindre. Ils venaient à peine d'avoir trente ans. L'image de cet homme et de cette femme reposant en silence sur le carrelage neuf, emportés par «la mort qui cueille en douce, qui laisse les corps beaux et intacts, comme endormis», Anny Duperey la portera en elle, inaltérée, tout au long de ces années qui la distanceront du drame sans jamais pour autant l'atténuer.

Tout ce qui jusque-là avait tissé la vie de l'enfant s'échappa par cette porte entrouverte d'où n'émanait plus qu'un irrémédiable silence. Et les années passèrent. La fin des études, le théâtre, le cinéma. La vie, l'amour, et toujours cette mort, ce refus depuis le tout premier jour. Refus doublé d'un sentiment de culpabilité et de trahison: si seulement, se dira longtemps l'enfant, si seulement je les avais découverts quelques minutes plus tôt; elle se dira aussi qu'ils n'avaient pas le droit de l'abandonner ainsi (l'auteure laissera même planer un doute sur la cause de l'accident).

Puis les photographies de Lucien Legras, le père d'Anny Duperey, amateur épris d'une véritable passion pour cet art, ces images récupérées lors d'un déménagement dans un grenier où elles avaient été oubliées. De petites boîtes de bois renfermant des plaques de verre sur lesquelles était figée la vie d'avant le drame. Images longtemps craintes, fuies. Images d'une enfance interrompue brutalement qui parlent tout à la fois de bonheur, de gratuité, de vie de fa-



mille (les naissances, les mariages et les fêtes qu'on immortalise dans des albums), et qui témoignent aussi de l'espoir qui imprégna les années d'après-guerre. Images à la ressemblance du père qui se lève à l'aurore pour justement partir en chasse dans un monde qui réitère ses promesses d'avenir à chaque lever du jour. Un père qui fait de sa fille des portraits qui sauront la rejoindre bien au-delà de l'indéfectible silence. Images également de la mère, ici lointaine, mélancolique, au regard où pointe l'ennui, le terrible ennui de vivre. Terrible héritage que cette antinomie parentale, incessante interrogation: auquel des deux ressemble-t-on davantage?

L'écriture exprime l'inquiétude de cette lente remontée vers un passé dont on ne sait ce qui en jaillira, mais aussi le désir de lever enfin le voile noir qui a fini par lentement asphyxier les survivants du drame survenu en ce dimanche de novembre 1955. Sobre, sans recherche, l'écriture se déploie en marge des images captées par le père qui sont, elles, tantôt souriantes, tantôt recherchées. Un livre en marge de la fiction qui questionne tout autant la réalité. Un livre émouvant qui a su éviter le piège du pathétique.

Jean-Paul Beaumier

JÉSUITES
T. 2, LES REVENANTS
Jean Lacouture
Seuil, 1992, 577 p.; 34,95 \$

Plutôt que de prétendre au rôle écrasant d'historien des jésuites, Jean Lacouture choisit ceux des jésuites et celles de leurs aventures dont il entend traiter. La technique a l'inconvénient de laisser sur la touche nombre de thèmes ou de figures dont on aimerait voir se préciser les contours; elle a l'avantage des coups de sonde: celui d'aller plus creux. D'ailleurs, l'auteur, qui admet choisir, choisit (souvent) bien.

Certains chapitres, car nous pouvons nous aussi choisir, séduisent particulièrement. Entre autres, l'épopée vécue par un jésuite aussi peu intellectuel que possible, Pierre-Jean De Smet, le calvaire subi par Pedro Arrupe, ce «préposé général» effroyablement traité par Jean-

Paul II, les efforts d'un cardinal Béa pour extirper de l'Église de très persistantes tendances à l'antisémitisme...

D'autre thème, en revanche, n'emportent pas l'adhésion. Jean Lacouture, sans qu'on sache exactement pourquoi, ne parvient pas à faire vivre Teilhard de Chardin. Il n'est pas concluant non plus sur le rôle de Pie XII pendant le déferlement nazi. Surtout, il prononce un jugement étonnamment sévère sur les premières phases de la «résurrection» jésuite. Pourtant, quiconque a noté que les jésuites sont réduits à leur très modeste sarment russe pendant quarante ans, de 1773 à 1814, comprendra que les seuls à reprendre le collier en 1814 ont au moins 60 ans, ce qui n'incite guère à l'effervescence juvénile!

Mais ne lésinons pas: sans avoir tout dit, Jean Lacouture a beaucoup éclairé.

Laurent Laplante

MIKHAÏL BOULGAKOV,
1891-1940
UN MAÎTRE ET SON DESTIN
Marianne Gourg
Robert Laffont, 1992,
311 p.; 39,20 \$

«Que l'on sache! Que l'on sache!» Telles auraient été les dernières paroles de Mikhaïl Boulgakov. Écrivain ukrainien, né à Kiev en 1891, Mikhaïl Boulgakov avait certes raison d'espérer que soient connues les multiples embûches que l'intelligentsia stalinienne a semées sur son parcours d'écrivain. Plus d'une fois ses œuvres furent censurées et féroce ment critiquées au nom de l'idéal socialiste. La biographie de Marianne Gourg nous apprend que celui qui écrivit en 1939, un an avant sa mort, cet excellent roman qu'est *Le maître et Marguerite*, était avant tout... un dramaturge! Associé au théâtre d'art Gorki à Moscou, Mikhaïl Boulgakov vit ses pièces jouées, puis interdites; il reçut des commandes de compagnies théâtrales pour ensuite se faire dénoncer. Son premier roman publié, *Le roman théâtral*, illustre, avec semble-t-il peu d'invention, l'absurde de ces épisodes.

Médecin reçu depuis une année seulement lors de la révolution de février 1917, Mikhaïl Boulgakov fut mobilisé par l'armée «blanche» pour pratiquer dans les campagnes, ce dont témoignent ses *Récits d'un jeune*

médecin. Cette alliance devait peser sur toute sa vie : il sera moralement et physiquement miné par la lutte constante qu'il devra livrer pour faire reconnaître son œuvre. «Ces années de travail littéraire ont fait de moi un homme fatigué. J'ai une justification, mais de consolation, point», écrivait-il à un ami en 1932. Dès 1920, il avait abandonné la médecine pour se consacrer exclusivement à l'écriture; choix courageux, même si, au début des années 20, les artistes soviétiques profitaient d'une effervescence idéologique, car les alliances demeuraient malgré tout garantes soit de contrats et de commandes, soit de répression et de censure. Aussi, malgré son recours à l'absurde, Boulgakov traduit-il mal dans son œuvre, ou peut-être trop discrètement, les difficultés morales et psychologiques d'un auteur convaincu qu'il avait une œuvre à poursuivre malgré tout et tous, Staline y compris! Celui qui se percevait comme un digne successeur de Dostoïevski, de Tchekhov et de Tolstoï, mourut brisé par l'amertume et l'attente angoissée d'être enfin reconnu.

Cette biographie, rédigée par la traductrice de plusieurs œuvres de Mikhaïl Boulgakov, rend bien le pathétique de la situation de l'écrivain mais elle s'attarde un peu trop à sa confrontation avec l'«appareil» soviétique. On aurait aimé que l'accent porte plus sur l'auteur et l'œuvre, moins sur le citoyen. Aussi, lisez *Le maître et Marguerite*.

Claude Lamy

LA RENAISSANCE ALLEMANDE
Daniel Vernet
Flammarion, 1992,
220 p.; 31,50 \$

La renaissance allemande est une analyse de la récente réunification de l'Allemagne (automne 1990). L'auteur, Daniel Vernet, ancien correspondant du journal *Le Monde* à Bonn, a su y mettre en perspective l'histoire politique, sociale et économique du peuple allemand. Le journaliste a voulu, au-delà des événements, analyser et comprendre la nouvelle Allemagne. Celle-ci se doit de réconcilier deux sociétés dont certaines caractéristiques s'opposent : l'une, de type américain, prospère, l'autre tou-

jours germanique, et pauvre. Le défi est de taille à cause des déchirements attribuables au lourd passé de la nation allemande (le nazisme, suivi à l'Est de la dictature communiste, entre autres).

L'unité interne n'étant pas encore réalisée, ainsi s'explique, selon Daniel Vernet, la réserve des Allemands à l'égard des conflits internationaux, la guerre du Golfe, par exemple. «L'État-nation ne peut être dépassé que s'il a été assumé; avant d'être post-national, il doit avoir été national.» L'essai de Daniel Vernet fait aussi une analyse psycho-sociale de la nouvelle Allemagne écologiste et pacifiste : «Ils ont peur d'eux-mêmes et font peur aux autres alors qu'ils ne souhaitent rien tant que d'être aimés».

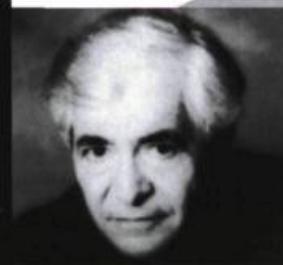
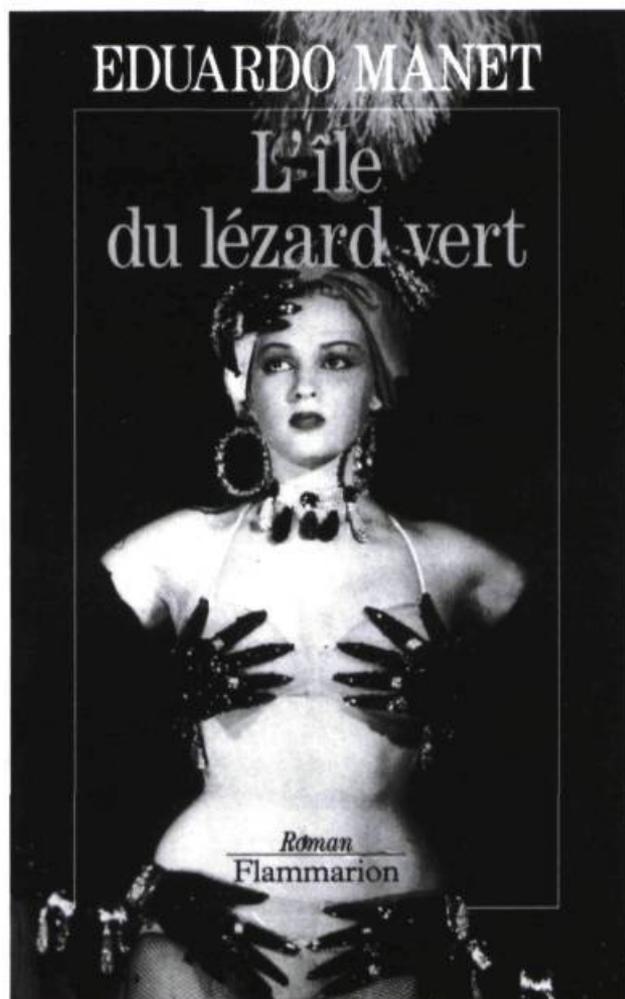
Cette analyse apparaît d'autant plus importante qu'elle concerne un pays qui a fortement influencé le passé de l'Europe et qui fera partie de l'Europe unifiée. Par l'élaboration d'une vision prospective de l'Allemagne actuelle, elle intéresse toute personne préoccupée de l'avenir de l'Europe.

Lise Lemieux

LETTRÉS AUX PETITES FERMÈRES
Colette
Le Castor Astral, 1992,
202 p.; 22,95 \$

Colette nous offre sa correspondance avec deux femmes, Yvonne Brochard et Thérèse Sourisse, qui, par goût de la campagne, sont devenues fermières; ce sont les «petites fermières» de *L'étoile Vesper*. Cette correspondance s'étend sur une période de vingt ans, de 1933 à 1953, et, comme toujours chez Colette, s'y exprime son amour pour la nature, la terre, les plantes, les animaux, la nourriture. Tout y est. Les fermières fournissant Colette en denrées alimentaires devenues rares à Paris sous l'occupation allemande, la cadence des missives s'accélère pendant la guerre. C'est donc aussi la faim, le froid, l'angoisse qu'a connues Colette pendant cette période qui sont racontées ici. Le tableau d'ensemble est un peu triste. Il présente une Colette, dans la soixantaine avancée, en proie aux bronchites, gripes, lombagos, l'évocation de ses ennuis revenant d'une lettre à l'autre. ▶

L'île du lézard vert, c'est Cuba à la fin des années quarante. C'est aussi un récit flamboyant et sensuel d'une éducation adolescente.



«Ce roman fantasque et grave est une réussite totale. Le Cuba corrompu et paresseux d'Eduardo Manet, luxurieux et inquiet, étourdi et narquois, est magistralement ramassé en un portrait grouillant comme la littérature, de plus en plus mesquine, en offre peu.»

Robert Lévesque, le Devoir

Et toujours la question de la nourriture qui tourne à l'obsession, ce qui devient vite ennuyeux. En outre, Colette ne se livre pas vraiment dans ses lettres qui demeurent au niveau des banalités — même en temps de guerre — de la pluie et du beau temps. On aurait pu laisser ce filon inexploité: ceux qui ne connaissent pas Colette seront déçus d'un portrait si peu engageant, les passionnés trouveront que cette prose épistolaire ne lui rend pas justice.

Louise Vachon

MARIE CURIE ET SA FILLE IRÈNE DEUX FEMMES, TROIS NOBEL
Rosalynd Pflaum
Trad. de l'américain
par Francine de Martinoir
Belfond, 1992, 448 p.; 34,95 \$

La vie du couple Curie est presque une légende. En déplaçant le centre d'intérêts vers Marie et sa fille Irène, la biographie réalisée par Rosalynd Pflaum innove et illustre le débat sur l'accès des femmes à la carrière scientifique. La vie de Marie Curie s'est déroulée à cheval sur le XIX^e et le XX^e siècle. L'intérêt pour la science de Manya Sklodowska, cette Polonaise d'origine modeste, est intense et fait partie de ses rêves d'adolescente. Elle réussira à force de travail et de volonté à trouver l'argent nécessaire à la poursuite de ses études à Paris. C'est là, vers 1893, qu'elle est présentée à Pierre Curie. Cette rencontre est déterminante dans le déroulement de sa vie. Leurs échanges s'établissent sous le signe de la passion scientifique. Quel est l'apport de Marie Curie aux découvertes souvent attribuées à Pierre ou au couple? Bien que l'auteure réponde à la question en nuancant, on conclut que le véritable scientifique, c'est Pierre. Marie apparaît, par ailleurs, comme une figure plus téméraire, plus tenace, Pierre semble plus discret et effacé. Ce sont les travaux de Marie, encouragée par Pierre, qui ont per-

mis de découvrir le radium. Le couple en fera l'application dans le traitement du cancer. Les expériences scientifiques sont réalisées dans le contexte précaire des perpétuels problèmes de sous-financement de la recherche. La vie personnelle des Curie est toute simple: cadre de vie austère, alimentation frugale et sans façon, absence de loisirs, temps consacré à leurs deux filles, tout cela modulé par un engagement inconditionnel à la science. La mort accidentelle de Pierre constitue un moment charnière dans la vie de Marie qui bascule dans la dépression et la maladie. Au sortir de cette épreuve, elle saura puiser dans ses réserves d'autonomie et son sens des responsabilités la force de continuer à faire cavalier seul. Elle poursuivra ainsi ses propres recherches et l'œuvre de son compagnon. Irène suit les traces de ses parents; elle est, toutefois, quelque peu éclipsée par le personnage de Marie qui réussit à nous séduire davantage, en particulier parce qu'elle joue un rôle de pionnière. Voilà une biographie intéressante, nuancée, qui répond sous forme d'hypothèses aux questions controversées ou laissées sans réponse.

Johanne Gauthier



LA FIN D'UN MONDE
JUN 1940
Julien Green
Seuil, 1992, 119 p.; 17,95 \$

Né à Paris en 1900, mais de nationalité américaine, Julien Green a publié une quantité notable de romans et quelques pièces de théâtre. Cet être angossé a créé des personnages extrêmes, parfois mystiques, souvent débauchés. Parallèlement à son œuvre de fiction, Julien Green a tenu un journal dont le quinzième tome paraîtra bientôt. Il a aussi écrit un triptyque autobiographique entre 1963 et 1966.

Aujourd'hui paraît *La fin d'un monde*, récit inédit jusqu'à maintenant de la lutte qu'il a menée pour aider son ami Robert de Saint-Jean à quitter la France au moment de l'entrée des troupes allemandes. L'écrivain montre bien qu'il ne s'inquiétait pas pour lui-même, mais pour son ami français. Américain, Julien Green était neutre à ce moment de la guerre entre les Fran-

çais et les Allemands. Malgré tout, il a dû déchirer son journal des derniers mois et le jeter dans un fossé avant de franchir la frontière franco-hispanique: la paranoïa grandissait en chacun.

Ce récit, Julien Green l'a rédigé en trois temps. D'abord dans une petite chambre de Lisbonne (Portugal), ensuite sur la mer à bord de l'Excambion, enfin à Baltimore, chez sa cousine. Les pages écrites en juin et juillet 1940 sont suivies d'un très court texte daté de 1946. Plus le récit avance, plus il est intéressant. Avec le recul, l'écrivain sait mieux retrouver l'essentiel de ces événements éprouvants, sa réflexion gagne en profondeur. Il constate avec sagesse que la France d'avant 1940 n'existe plus, mais que ce monde englouti forme «l'humus de l'avenir».

Sylvie Beaupré

UNE CERTAINE ESPÉANCE
Henri Guillemin
Arléa, 1992, 189 p.; 24,95 \$

MALHEUREUSE ÉGLISE
Henri Guillemin
Seuil, 1992, 249 p.; 34,95 \$

Décédé le 4 mai 1992, Henri Guillemin a quand même ajouté, avant de partir, deux titres à une œuvre déjà considérable. Le premier résulte d'entretiens avec Jean Lacouture, le second d'une farouche volonté d'en découdre jusqu'à la fin avec une Église par trop triomphante.

Surnommé, surtout par ses adversaires, le «policier des lettres», Henri Guillemin répond, à son tour, aux questions d'un enquêteur moins acerbe, mais tout aussi exigeant: Jean Lacouture. Les deux hommes se respectent, s'admirent, mais ne se font pas de quartier. Même si chacun contraint l'autre à étayer ses affirmations et le force parfois à reculer, les deux conviennent pourtant que le tempérament du critique colore la lecture de l'histoire. La discussion est à la fois racée et musclée, spontanée et charpentée, précise et largement déployée. Elle est ce que promettait la rencontre de deux titans de l'histoire et de la littérature. Il aurait été dommage de ne pas assister à cela.

Deux éléments, entre autres, retiennent l'attention. D'abord, la contribution fournie par la culture de l'intervieweur. Jean

Lacouture, qui en sait autant ou plus qu'Henri Guillemin sur de Gaulle, sur Mauriac, sur Malraux, suit, en effet, son interlocuteur pas à pas. On déplore alors que tant d'entrevues opposent un auteur à quelqu'un qui l'a peu lu.

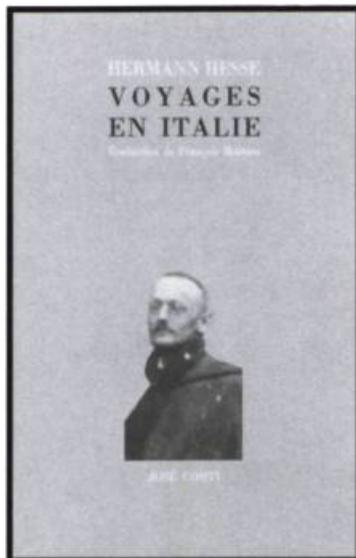
Autre sujet d'admiration, l'honnêteté intellectuelle de ces grands seigneurs. Quand Lacouture reproche à Guillemin de ne pas avoir reconnu en Malraux un antinazi et un antistalinien de la première heure, Guillemin s'incline: «Je rends les armes lâ-dessus. C'est vrai, vous m'avez persuadé. J'ai eu tort». Et Henri Guillemin est né en 1903.

Dans l'autre ouvrage, Henri Guillemin est seul et livré à ses démons. Il s'aventure dans le monde piégé de l'exégèse et découvre, sans grand mérite ni grande force de conviction, que la théologie persuade surtout les croyants et que ceux qui *expliquent* les Évangiles ne se font pas de la clarté la même conception qu'un pêcheur à la ligne. Henri Guillemin, en tant que décodeur des Écritures, en laissera beaucoup sur leur appétit. En tant qu'observateur des pouvoirs terrestres, il en convaincra des légions de l'irréparable embourgeoisement de l'Église.

Laurent Laplante

VOYAGES EN ITALIE
Hermann Hesse
Trad. de l'allemand
par François Mathieu
José Corti, 1992,
301 p.; 29,95 \$

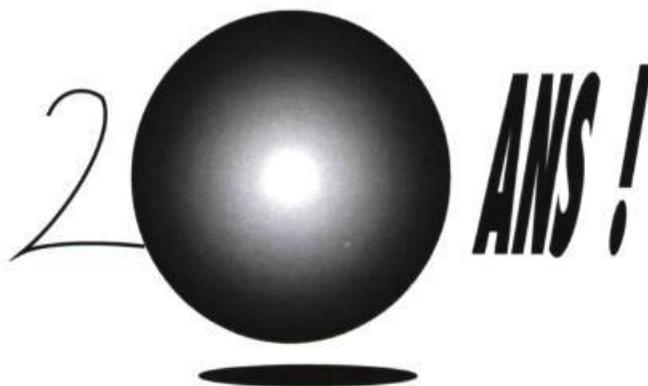
Hermann Hesse est né en Allemagne en 1877. Il publie ses premiers poèmes en 1898, son premier roman en 1904. Refusant tout recours à la violence et à la guerre, il émigre en Suisse en 1914, pays dont il prendra plus tard la nationalité. Dans les années 20, il exerce une grande influence sur la jeunesse allemande; la jeunesse américaine contestataire le découvre plus tard; le monde francophone l'ignore longtemps. Le Prix Nobel qu'on lui attribue en 1946 n'attire guère plus de lecteurs. Son œuvre a pour thème principal la découverte de l'homme. *Voyages en Italie* (traduit en 1992), en plus des carnets personnels écrits au jour le jour au cours des voyages de 1901 à 1903, regroupe des textes retravaillés à partir de ces notes; ils dessinent le portrait impressionniste de villes italiennes, ils



tracent des tableaux ou font le récit de faits observés, ou encore ils sont le fruit de réflexions plus approfondies.

Après avoir accumulé lectures et photos sur les richesses, surtout artistiques, de l'Italie, Hermann Hesse passe presque deux mois dans le nord du pays, s'arrêtant plus longuement à Florence et à Venise. Il a vingt-trois ans et se laisse porter par ses connaissances, sa curiosité et ses coups de cœur, devant telle piazza dont la beauté architecturale le comble, devant telles peintures ou fresques au moment où la lumière les met en pleine valeur. Il aime aussi les hasards du voyage, ouvert aux rencontres d'amis, amateur de bons repas, de vins du pays, ou d'une douzaine d'oranges mangées en plein air, passant des après-midis à ne rien faire en compagnie de mendiants et d'enfants sur les hauteurs de Florence, émerveillé par les couleurs de la lagune à Venise ou par les yeux des femmes croisées dans les rues. On retrouve chez l'homme les thèmes qui passionnent déjà l'enfant ou l'adolescent (voir les récits et romans autobiographiques, entre autres *Enfance d'un magicien*, traduit en 1975) et qui se retrouvent dans l'œuvre future: nature et art, intensité de l'instant, désir d'un pouvoir magique, libération d'une existence utilitaire et de la «réalité» d'un monde construit par les adultes pour se concentrer dans «le regard pur» et aller sans cesse à la rencontre de «l'unique signification de l'être humain». Voilà ce que Hermann Hesse retrouve dans le voyage dont il gardera toujours intacts le désir et le besoin.

Monique Grégoire



Automne 1972: création d'une minuscule librairie engagée et marginale au 3ème étage de «La Cour», sur la rue Saint-Jean... Son nom, «Pantoute», est un pied de nez volontairement provocateur... Automne 1992: la librairie Pantoute, située maintenant en face de son lieu de naissance, au 1100 rue Saint-Jean, est désormais reconnue comme la plus importante librairie de fonds à Québec. Un mot définit l'espace entre ces deux dates: PASSION; pour les livres, bien sûr, mais également PASSION caractérisée par une implication culturelle constante: mise sur pied de plusieurs événements littéraires, création de la revue Nuit blanche -rapidement autonome - présentation d'expositionsthématiques, soutien aux secteurs plus faibles de l'édition, organisation de rencontres et de conférences d'écrivains etc. Pantoute a 20 ans. Le pied de nez est devenu clin d'oeil et les gens de passion savent encore où bouquiner...

LIBRAIRIE
PANTOUTE

Librairie agréée, 1100 rue Saint-Jean, Québec (Qc.) G1R 1S5.
Téléphone: (418) 694-9748 Télécopieur: (418) 694-0209

Profitez de la carte de fidélité la plus généreuse à Québec
(15% sur le total de 10 achats)

**SEULES
ENQUÊTES SUR
LA SOLITUDE FÉMININE**

Jeanne Cressanges
François Bourin, 1992,
322 p.; 34,95 \$

Quelques reportages sur les *célibatantes* ont fait la manchette au début de années 90 dans les magazines d'actualité français. On y parlait de ces femmes libres, de plus en plus nombreuses à être seules, vivant une solitude *joyeuse* laissant la porte ouverte à l'aventure et à la réalisation. Prenant contre-pied de ce diagnostic, Jeanne Cressanges découvre une solitude féminine beaucoup moins bien assumée et souvent plus *malheureuse*. Cette enquête menée auprès de femmes de divers âges et de diverses conditions n'a rien de très sociologique, bien qu'elle ait été menée avec un questionnaire précis. Jeanne Cressanges se laisse plutôt guider par une préoccupation parente de la psychanalyse, soit être à l'écoute des sujets jusque dans leurs recoins les plus intimes. L'auteure a un don: elle réussit à tirer les vers du nez de tout le monde. Ces femmes seules lui révèlent tous leurs secrets, le beau comme le laid. En ce sens, il est intéressant de prendre connaissance de ces différents points de vue sur une même réalité. Après chaque entrevue, l'auteure nous livre son interprétation pseudo-psychologique sur le cas rencontré. À mon avis cela affaiblit beaucoup la valeur des témoignages. Conclusion? Ce livre dérange. La solitude présentée est rarement heureuse; elle est désagréable, formée de dépit, de rejet, d'abnégation, d'insécurités, de malaises, de jalousies et de désirs étouffés. Bref, cela constitue un réquisitoire presque sans équivoque contre la solitude. Lorsque certaines femmes présentent une image positive de la solitude, voilà que l'auteure nous ramène la théorie de la *confiance sur le pas de la porte*, ces signes de vérité juste



au moment où l'entrevue tire à sa fin, et voilà qu'on refait l'exercice une nouvelle fois et que l'on se rend compte encore de la difficulté de vivre seule. Au fond, ce qui est troublant, c'est qu'il n'y a pas de poésie dans ce regard sur la solitude... Tristes sont ces amours déçus et ces rêves brisés, trop vrais aussi.

Johanne Gauthier

**L'AVENIR DURE LONGTEMPS
/ LES FAITS
AUTOBIOGRAPHIES
Louis Althusser
Stock / IMEC, 1992,
356 p.; 49,95 \$**

Deux époques, deux tentatives d'autobiographie. Louis Althusser régnait sur le marxisme, grosse tête suspecte (et qui ne le fut pas?) au sein de cet organisme politique paranoïaque et faiseur de procès d'intention qu'est le parti communiste français. Une vie de star ou, plutôt, de diva! On lui laissait la *haute théorie*, on se réservait la stratégie et la pratique, ces tâches qui vous font *les mains sales* et vous légitiment. Chasses gardées des Marchais, des Casanova, des

tant plus qu'il a été rédigé entre deux moments de crise dépressive et à la suite de l'assassinat de sa compagne, assassinat commis dans un état d'inconscience. L'ego d'Althusser y est malmené. Alors que, dans le second texte, les aveux sont mélangés à la gloriole, *L'avenir dure longtemps* laisse percer le gémissement et le désespoir. Le moment où ils ont été écrits, 1975 et 1985, explique la différence. Ces documents inédits ont été établis et nous sont présentés par Olivier Corpet et Yann Moulier Boutang avec l'accord des héritiers de Louis Althusser. Au-delà de la jubilation revancharde des nantis et des anti, au-delà des curiosités sadiques, nous préférons retenir le constat émouvant de Louis Althusser: «[...] mais je livre ici, avec tous mes souvenirs de mes traumatismes marquants, toutes mes armes, c'est-à-dire mes faiblesses désarmées».

Jean Lefebvre

**L'HOMME ROUGE
OU LA VIE DU CARDINAL
DE RICHELIEU
Roland Mousnier
Robert Laffont, 1992,
940 p.; 39,95 \$**

Roland Mousnier a fait œuvre d'écrivain mais surtout d'historien. Son ouvrage imposant a le mérite incontestable de nous faire mieux connaître et comprendre ce mystérieux homme rouge... et noir que fut le cardinal de Richelieu. Filtrant avec sa maîtrise habituelle les innombrables documents d'époque, l'auteur discerne la réalité de l'homme derrière la légende et les ragots. Ce travail patient n'est cependant pas venu à bout de l'image que m'avaient laissée mes souvenirs d'étudiant et de lecteur d'Alexandre Dumas. Prêtre, Richelieu fut d'abord un ambitieux sans scrupules qui, tout dévot qu'il put être, utilisa cyniquement l'Église pour sa carrière et pour le bien de l'État! Gentilhomme, il ne songea qu'à rétablir par tous les moyens, y compris les plus crapuleux, le rang et la fortune de sa lignée. Fidèle au roi Louis XIII, il sut manipuler celui-ci à la mesure des ambitions qu'il entretenait pour la France, son organisation administrative et fiscale, son rang en Europe et son rayonnement dans le monde, pour la France et... son principal ministre. Homme de raison et de

Duclos ou des Leroy, les affaires à ras de sol ne concernaient cet *apparatchik* des idéaux que lorsqu'il fallait surenchérir sur un *bilan globalement positif*. Il publiera beaucoup chez François Maspero: *Pour Marx* (1965), *Lire «Le Capital»* (1965), *Lénine et la philosophie* (1968), *Réponse à John Lewis* (1972), *Philosophie et philosophie spontanée des savants* (1973), *Le 22^e congrès du Parti communiste français* (1977) et *Ce qui ne peut plus durer dans le Parti communiste français* (1978). Les affaires d'un philosophe pourraient ne relever que d'une lecture critique si la vie ne s'avisait par moment de le faire buter sur la tragédie.

Ce livre, donc, n'en est pas un de pure philosophie ou sociologie; y sont mises en parallèles deux tentatives d'Althusser de résumer et d'appréhender les grandes lignes de sa vie. Le premier texte nous retiendra d'au-

contrôle de soi, de calculs et d'intrigues, il fut aussi possédé de la plus forte des passions : lui-même ! Mousnier nous restitue aussi fidèlement que possible les paradoxes de la personne et les choix de l'homme d'État.

Bien sûr, il serait malséant d'appliquer à Richelieu les critères de la morale politique de la fin du XX^e siècle. Mais on ne peut s'empêcher de constater que le cardinal n'était pas un modèle d'honnêteté et de justice. C'est sans doute le principal mérite de Roland Mousnier d'avoir eu à ce point le souci de la vérité biographique : la réalité des faits ne vient ici que confirmer en somme la noire légende dont l'auteur voulait se garder, comme son héros d'ailleurs. Tout au plus pourra-t-on regretter quelques longueurs, notamment quand Mousnier se complait à imposer à son lecteur d'interminables exposés des éléments de la doctrine chrétienne. Ce n'est plus de l'histoire, c'est du catéchisme.

Après ces neuf cent quarante pages, Richelieu n'a plus guère de secrets pour nous. Nous en savons plus, mais nous l'admirons d'autant moins. Sans doute

Mousnier voulait-il faire de son livre un traité de haute politique. Il ne réussit en fait qu'à nous initier aux roueries politiciennes. À trop vouloir que Richelieu nous séduise, il aboutit à nous en vacciner définitivement.

Jean Carette

**ASIE CENTRALE
AUX CONFINS DES EMPIRES,
RÉVEIL ET TUMULTE**
Sous la dir. de
Catherine Poujol
Série « Monde », Autrement,
1992, 253 p. ; 29,95 \$

Pour comprendre le nouveau casse-tête créé par l'éclatement de l'U.R.S.S., de l'empire soviétique, et surtout pour découvrir les fondements historiques de ses républiques d'Asie centrale, il n'y a rien comme cette livraison (N° 64) de la revue *Autrement*.

Kazakhstan, Ouzbékistan, Kirghizistan, Tadjikistan, Turkménistan sont de ces noms noyés dans la masse soviétique, qui apparaissent de plus en plus fréquemment dans les titres des journaux, et des bulletins de nouvelles ; ces cinq républiques



occupent un territoire s'étendant de la mer Caspienne à la Chine et regroupent une population globale de soixante-cinq millions de personnes.

Univers de steppes et de montagnes, ces pays évoquent les chevauchées légendaires des hordes mongoles et tartares, des paysages traversés depuis des siècles par les tracés variables de la route de la soie, premier lien entre l'Europe et l'Asie.

On découvre aujourd'hui l'existence politique de ces peuples qui doivent à l'U.R.S.S. d'avoir accédé à un

niveau d'éducation supérieur à celui de la plupart des pays du tiers monde et qui font face maintenant aux défis d'une toute nouvelle autonomie. Assez curieusement, au sein de cet empire de l'athéisme militant, c'est l'Islam qui a servi à préserver les cultures locales et à assurer à ces communautés une grande cohésion sociale que la bureaucratie soviétique ne recouvrait qu'artificiellement.

« Un étrange tiers monde », selon l'expression de l'un des auteurs de l'essai, un monde qui n'a pas non plus été épargné par les catastrophes écologiques dont la pire aura sans doute été l'assèchement de la mer d'Aral.

Jean-Claude Dussault

PENSÉES
Giacomo Leopardi
Allia, 1992, 90 p. ; 28,95 \$

Leopardi est l'une des sommités du romantisme et, avec Dante, le plus grand poète italien. Romantisme oblige, il eut la vie courte (il meurt en 1837 à trente-neuf ans) et, à l'instar de Kleist, de Schubert, pour ne nommer que ceux-là, il fut miné par la ▶

ROBERT SABATIER

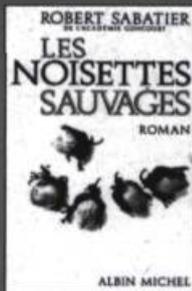
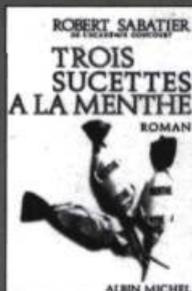
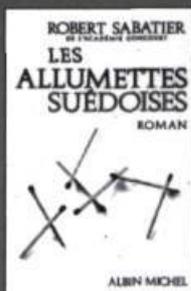
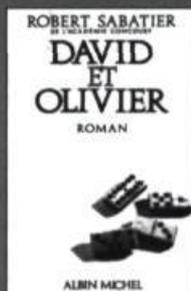
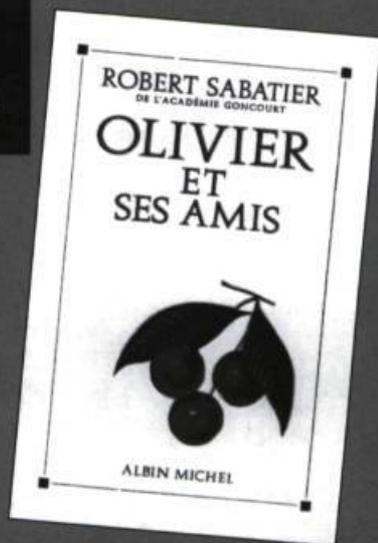
LA SENSATION DU BONHEUR



*LE RETOUR D'OLIVIER
DANS LE MONTMARTRE JOYEUX
DES ANNÉES TRENTE.*

Des millions de lecteurs ont trouvé dans l'histoire du petit Olivier un plaisir revigorant : celui de se plonger dans l'univers coloré, plein de vie, de sincérité et de chaleur humaine qui est celui de Robert Sabatier.

LA SÉRIE DES
ALUMETTES SUÉDOISES



ALBIN MICHEL

maladie, par son insuccès et l'incompréhension d'autrui. Génie solitaire et précoce, il s'acharne au travail. La désespérance de la vie et la bêtise générale, il les exprime tant dans sa poésie que dans ses textes en prose. Le moralisateur en lui qui réfléchit sur les velléités des hommes et leur vanité puérile se montre tout aussi acerbe que pénétrant: «Si grand est l'égoïsme, si féroce la haine que les hommes se vouent les uns aux autres.» Plutôt infecte la nature humaine! On comprend que Nietzsche ait trouvé dans l'amertume de Leopardi matière à alimenter son humeur d'exclu exalté.

C'est cette *sombre odeur* analysée à coups de lucidité triste qu'exhalent les *Pensées* (titre abrégé de *Pensées sur les caractères des hommes et leur conduite dans la société*), ouvrage posthume et pour la première fois publié en français dans son intégralité. Il y a quelques perles. On a souvent l'impression de redites, le pessimisme de certains auteurs de la fin du siècle dernier et l'absurde exploité dans le nôtre ayant relativement banalisé ce discours. Mais il y a un réel plaisir à retourner aux origines d'une parole propre à la modernité.

François Ouellet

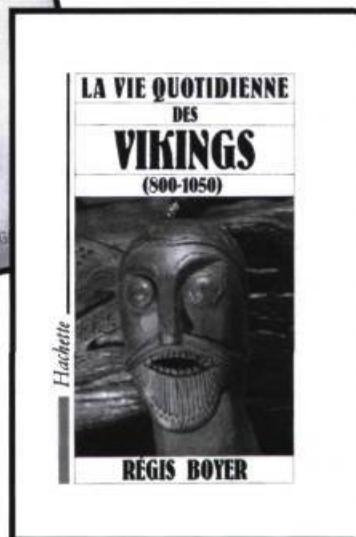
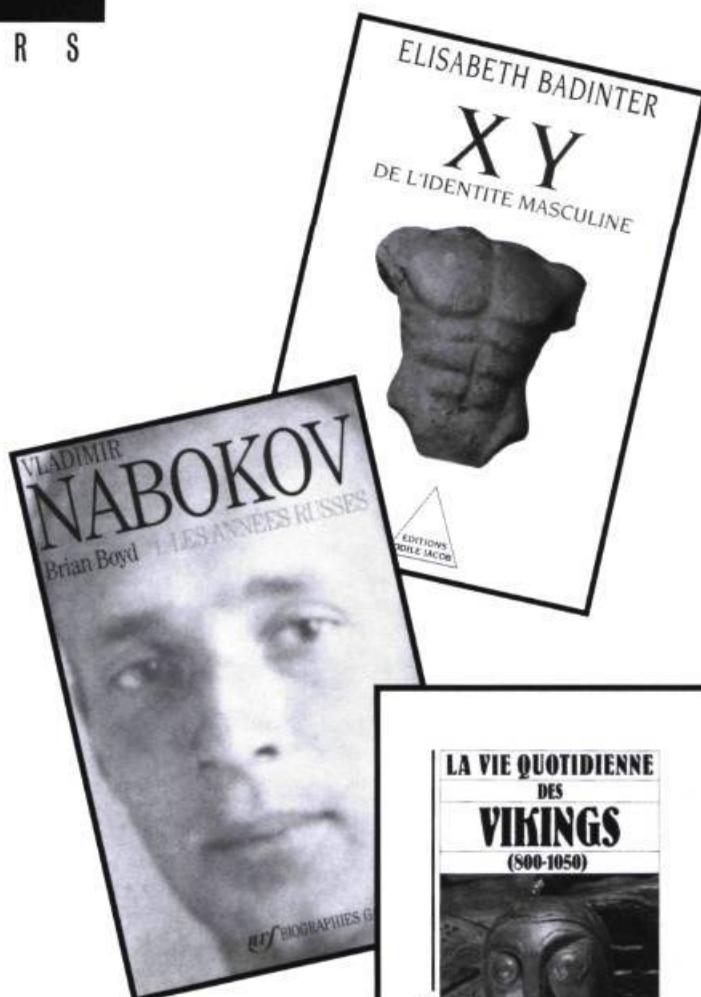
VLADIMIR NABOKOV
T. 1, LES ANNÉES RUSSES
 Brian Boyd
 Trad. de l'anglais
 par Philippe Delamare
 Gallimard, 1992, 658 p.; 68 \$

Fascinante et épuisante! Cette biographie, présentant les quarante premières années de l'existence de Vladimir Nabokov (de 1899 à 1940), propose une véritable plongée dans la vie de la Russie du début du siècle. La recherche documentaire est tellement riche qu'elle évoque un travail d'historien minutieux. L'auteur pousse même la double polarité de sa recherche — historique et biographique — jusqu'à épouser l'ancien calendrier julien, tout en ajoutant la con-

version en calendrier moderne, pour mieux respecter la chronologie de la vie de Nabokov.

Ce qui fascine d'une part, c'est la façon dont Brian Boyd réussit à entrelacer des moments intimes de vie familiale avec des événements historiques de la vie politique russe. On a l'impression de suivre le jeune Vladimir au jour le jour, presque d'heure en heure, et ainsi d'assister pendant le dîner des Nabokov à la révolte des ouvriers pétersbourgeois en 1905. Ce parti pris biographique, fusionnant vie et histoire, offre des perspectives intéressantes et riches, mais amène parfois une présentation un peu abusive de la réalité.

Attentif au moindre détail de la personnalité de Nabokov, son biographe réussit à tracer un portrait psychologique très convaincant, sans trop insister sur une lecture biographique de son œuvre. Même si la surabondance d'informations lasse parfois, l'ouvrage est écrit (ou traduit) avec une belle vigueur et n'est pas exempt de passages humoristiques. «Pour la jeunesse russe de la génération de Nabokov, une 'terrifiante facilité' pour les vers lyriques faisait autant partie de l'adolescence que l'acné.»



Aux admirateurs et admiratrices de l'écriture de Nabokov et de ses prouesses narratives, friands de ses subtiles anecdotes, l'ouvrage de Brian Boyd permet de mieux explorer le monde cultivé, bourgeois et suffisant des grandes familles aristocratiques russes qui a marqué l'éducation et la formation littéraire de Vladimir Nabokov.

Claude Lamy

LES VIKINGS
HISTOIRE ET CIVILISATION
 Régis Boyer
 Plon, 1992, 442 p.; 39,95 \$

LA VIE QUOTIDIENNE DES VIKINGS (800-1050)
 Régis Boyer
 Hachette, 1992,
 375 p.; 38,95 \$

On rapporte que, jusqu'au XIX^e siècle, on retrouvait dans les litanies l'invocation suivante: «A furore Normannorum, libera nos Domine». Cela n'aurait rien de

surprenant quand on sait que la tradition française a toujours représenté le Viking comme un être de démesure, tantôt barbare sanguinaire, tantôt surhomme nietzschéen. C'est cette image que, depuis plus de vingt ans, un universitaire français considéré comme l'un des plus grands spécialistes des études scandinaves essaie de démolir.

Régis Boyer a publié plusieurs traductions et une quinzaine d'ouvrages traitant de divers aspects de la civilisation scandinave (religion, littérature, culture, histoire); il y intervient fréquemment pour détruire les idées reçues et redonner au Viking sa dimension historique et humaine... tout en sachant très bien que l'on continuera encore un bon moment à lui préférer l'image convenue et étriquée que nous a léguée un imaginaire séculaire. Regardez les bandes dessinées ou les couvertures de livres aussi bien d'hier que d'aujourd'hui; toujours la même imagerie romantique: dans la brume et le déchaînement des mers, un colosse coiffé d'un casque rond et cornu (pour éviter les blessures, il était conique et sans accessoires) se tenant à la proue de son drakkar (en fait, il s'agissait d'un knörr dont la figure de proue, amovible, représentait parfois un dragon ou drek, pluriel drekar). Si des éléments aussi secondaires que ceux-là ont pu subir de telles déformations, il est facile d'imaginer ce qu'il en fut des aspects historiques et psychologiques.

La citation qui suit, extraite de son livre *Le mythe viking dans les lettres françaises* (Porte-Glaive, 1986) nous semble être la meilleure façon de présenter les deux derniers livres de Boyer: «[...] la première tâche d'un historien consciencieux qui essaie aujourd'hui de rapporter ce phénomène (celui de la 'mythification' du Viking) est de s'efforcer de redresser légendes et erreurs; [...] son second réflexe consiste souvent à s'excuser, ou presque, de devoir dire des choses simples». Des choses simples comme l'existence d'un homme qui ne voulait pas mourir et qui a utilisé tous les moyens dont il disposait pour contrôler son destin. Un être de larmes et de rires, mélange de loyauté et de roublardise, un être de contradictions... comme tous les autres hommes.

Durant longtemps, le lecteur francophone qui voulait connaître le monde des Vikings de-

vait savoir l'anglais ou l'allemand. L'œuvre de Régis Boyer met fin à une telle situation et d'autant mieux qu'elle utilise les découvertes les plus récentes.

Maurice Pouliot

XY, DE L'IDENTITÉ MASCULINE

Élisabeth Badinter
Odile Jacob, 1992,
313 p.; 29,95 \$

Mâles dans notre peau, mâles dans nos propos, mâles de tête et mâles génitiaux, nous vivons l'ère du soupçon, du procès. «D'ores et déjà, Bourdieu souligne l'effort pathétique pour être à la hauteur de cette idée de l'homme et la souffrance de ne pas l'être» (Élisabeth Badinter). Aussi original ou marginal soit-on, on se constate construit ou déconstruit à partir d'un modèle. Pour la part mâle de l'humanité, le modèle est démodé, invivable et autodestructeur. Comment pourrait-on épurer ce concept de virilité à la faveur d'un mâle objectif, plus rapproché de sa nature intrinsèque, «homme doux» plutôt qu'«homme mou»? Élisabeth Badinter a peut-être, en parallèle à un de ses précédents titres *L'amour en plus* (Flammarion), posé une pierre d'achoppement à l'étude de la masculinité: elle adjoint à son examen une dimension amoureuse. Ce qui nous manquait! Nous ne nous aimions même pas. Ou l'amour (complice!) fermait les yeux...

Le propos d'Élisabeth Badinter ne se résume bien sûr pas qu'à une longue litanie amoureuse, ce marmotement en forme de prière peaufiné jusqu'à l'éliision, l'omission de sens. Elle nous offre plutôt un inventaire, le plus complet possible, de l'initiative organique (XY se démarquant du XX originel) à l'initiation et à la perpétuation des rites de virilisation. Ceux-ci, qui nous semblaient éternels et invariables, subissent le regard de Candide et les constats mystifiants de Gulliver. Une éternité ne dure souvent, surtout aux temps modernes, que l'espace de quelques générations, le temps de l'oubli. Ici, la pédérastie est formatrice et, là, elle apparaît réductrice et déviante, traumatisante. Là, le père *fouettard* entend avoir le dernier mot et, ici, le père *maternel* assume l'odieuse d'une rupture de rôle. Sous le regard des autres, le mâle ne se définit qu'en fonction de sa *mise en société*. Qui est-il?

Le sait-il? Élisabeth Badinter interroge nombre d'auteurs, notamment les auteurs de romans (Philip Roth, Norman Mailer, Hemingway, etc.), mais aussi les ethnologues, les anthropologues et les sociologues, afin d'établir un *patchwork* d'échos convergents ou divergents. L'occasion d'un panorama conjugué des diverses idées féministes et masculinistes nous ayant soit bousculés, soit remis en question, ou rescapés. On culmine avec Robert Bly et son concept de *l'homme sauvage*.

Drôle de colin-maillard que l'itinéraire de cet homme mâle qui se cherche et qu'on recherche sans qu'il puisse parvenir à se saisir. Un étourdi! Et pour cause! Élisabeth Badinter a néanmoins le mérite de soulever un lièvre et non de poser un lapin. Pas question pour elle de ces ruptures castratrices à l'américaine. Elle nous avoue aimer un inconnu.

Jean Lefebvre

BONHEURS

Albert Memmi
Arléa, 1992, 187 p.; 29,95 \$

Sous le titre *Bonheurs* sont réunis une suite de petits billets qui avaient déjà été publiés dans le journal *Le Monde*, cinquante-deux plus exactement qui traitent des sujets les plus divers. Notons à titre d'exemples: «Lectures», «Éloge de la lenteur», «L'amant-aspirine». L'humour, la perspicacité, l'esprit d'observation et d'analyse de la condition humaine caractérisent ces courts textes.

S'aidant d'anecdotes, l'auteur nous invite à profiter de chaque instant du quotidien afin d'en soutenir le meilleur et cela, même pour les événements les moins positifs (constatez l'effet de la lecture: j'évite d'employer le mot *néгатif*). S'il y a une morale à retenir de ces capsules ravigotantes, c'est que la vie est une inépuisable source de plaisirs et de découvertes.

Par ces brèves réflexions, Albert Memmi se fait le chantre des plaisirs de la vie. Il nous incite à accepter les petits désagréments occasionnels qui, souvent, nous aident à mieux apprécier les moments de sérénité ou de joie. Voici donc un ouvrage à savourer lentement, à relire pour se détendre, pour méditer ou simplement pour le plaisir.

Lise Lemieux

LIBRAIRIE

PANTOUTE

En collaboration avec le festival national du livre



CAUSERIE SOUS INFLUENCE

OU

quand les écrivains parlent d'écrivains
• passionnément •

À l'occasion de son 20e anniversaire et dans le cadre de ses rencontres, la librairie Pantoute vous présente
• exceptionnellement •

DAVID HOMEL



GILLES PELLERIN



MONIQUE PROULX



qui parleront de l'écrivain les ayant le plus marqué, et de l'impact de cette influence dans leur oeuvre.

La scène sera transformée en véritable «livre ouvert» grâce à la présence d'un animateur, d'un comédien et d'un pianiste.

CAUSERIE SOUS INFLUENCE

Une rencontre • choc à ne pas manquer

LUNDI 26 AVRIL 1993

18h00

PUB SAINT-ALEXANDRE

1087, Saint-Jean, Québec

Pantoute au 6e Festival de la B.D. francophone

Les auteurs ROBA (Boule et Bill), WILL (Tif et Tondu), ROSINSKI (Thorgal), BATEM (Marsupilami) et MARTIN (Alix), dédicaceront leurs bandes-dessinées au stand de la librairie Pantoute dans le cadre du FESTIVAL DE LA BANDE DESSINÉE

à Place-Fleur-de-Lys
du 13 au 17 avril 1993